CULTURE

29 MARS 2024



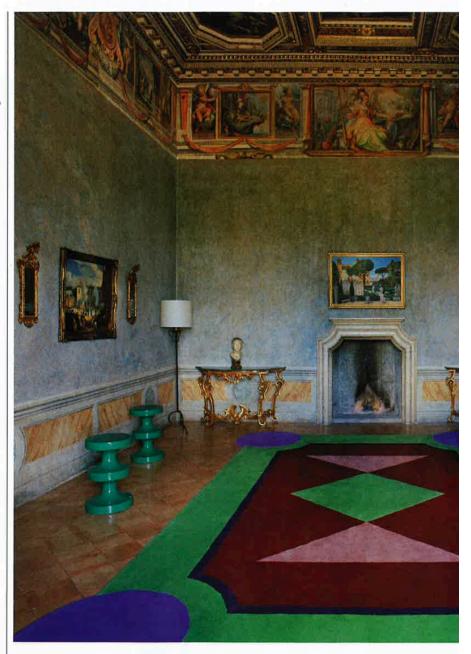
Quinze ans après les polémiques sur l'«utilité» de ce joyau contesté de la République, la Villa Médicis, à Rome, a repris des couleurs. Double objectif de son directeur, Sam Stourdzé: redonner du lustre à l'institution en faisant appel aux mécènes privés et aux designers, tout en l'ouvrant davantage à la diversité sociale.



ne nuée de mouettes rieuses tournoie autour des grands pins parasols. Sur les neuf plantés sous le «règne» de Jean-Auguste-Dominique Ingres, au début du xixe siècle, il n'en reste plus que deux. Sept, rongés par les parasites, ont dû être abattus, en 2017, sous la direction de Muriel Mayette. Ce n'est pas le seul changement intervenu à l'Académie de France, fondée en 1666, sous l'impulsion de Colbert. «Il faut que tout change pour que rien ne change», la fameuse formule du Guépard de Lampedusa s'adapte bien au programme de Sam Stourdzé, l'ancien directeur des Rencontres de la photographie d'Arles nommé à la tête de la Villa Médicis en 2020. La révolution par petites touches. «Décloisonnement, expérimentation et ouverture» sont les maîtres-mots de cet esthète bricoleur touche-à-tout, au profil émacié, catapulté sur la colline du Pincio il y a quatre ans.

« REPENSER LA VILLA »

« Sam s'inscrit dans la lignée des grands directeurs tels que Balthus ou Richard Peduzzi (NDLR: le scénographe complice de Patrice Chéreau), qui ont marqué la villa de leur empreinte », assure la franco-béninoise Marie-Cécile Zinsou, présidente de la Fondation Zinsou pour l'art contemporain africain, nommée par Emmanuel Macron, à la présidence du conseil d'administration



de la Villa, il y a trois ans. «Il est en mesure de repenser la villa dans tous ses éléments», ajoute la fille de l'ancien Premier ministre béninois, Lionel Zinsou. Fini les querelles picrocholines sur l'«utilité» d'une académie à bout de souffle, peuplée de fantômes, brocardée par l'écrivain Hervé Guibert dans son roman L'Incognito, à la fin des années 1980, ou épinglée pour son côté «coûteux et obsolète» par un rapport du Sénat en 2008. Plus pragmatique et décomplexé que ses prédécesseurs, Sam Stourdzé préfère jouer la carte de l'ouverture et du «réenchantement». Il n'y a pas que les velours soyeux et les couleurs joyeuses

de la designer India Mahdavi, dépêchée en 2023 pour égayer les anciens appartements du cardinal de Médicis, à changer l'atmosphère du palais Renaissance le plus convoité de Rome.

À Arles, Sam Stourdzé avait largement misé sur le «décloisonnement » entre photographie et art contemporain. À Rome, où le mandat de directeur a été porté de trois à cinq ans (encore renouvelable deux fois pour trois ans), il entend bien creuser son sillon. Pour lui, la relance de la Villa passe d'abord par la diversification de ses ressources qui doit lui permettre d'assumer pleinement ses trois grandes missions: Colbert (résidences d'artistes), Malraux (organisation



La Chambre des Muses, dans les appartements du cardinal de Médicis réaménagée par India Mahdavi, en 2023. (Tapis India Mahdavi). Sans titre, 2012, Harald Stoffers et vue de l'exposition «Épopées Célestes. Art brut dans la collection Decharme», 2024. Le Citron, 1880, Édouard Manet, sur le mur de la Chambre des Éléments, Villa Médicis.





une manière de valider son action: si les visiteurs viennent, c'est qu'ils cautionnent notre projet, si les marques sont prêtes à financer un événement, c'est que l'inscription dans une communauté est complète», explique Sam Stourdzé, depuis son bureau installé dans l'entresol de la Villa, avec vue plongeante sur la Ville éternelle. Parmi les principaux sponsors enrôlés depuis quatre ans: Chanel, qui accompagne le festival de cinéma, Fendi pour réaménager les salons de réception, BNP Paribas, Amundi, la Fondation Bettencourt Schueller, Devialet ou la maison de champagne Roederer...
Une véritable pluie de mécènes s'est abattue sur la colline du Pincio.

DU MÉCÉNAT SUR LE MODÈLE ANGLO-SAXON

L'ouverture aux « marchands du Temple » n'est plus un sujet. Sam Stourdzé assume pleinement la montée en puissance des sponsors. Il s'est même offert le luxe de faire entrer au conseil de la Villa le banquier vedette de Rothschild. Grégoire Chertok, pour susciter des vocations et inventer une nouvelle relation de travail avec les mécènes, sur le modèle anglo-saxon. «On est décomplexé sur le mécénat. Mais la Villa reste l'arbitre de sa programmation. La ligne rouge, c'est qu'on ne vend jamais le contenu culturel», insiste le directeur. « Notre financement public à 60% nous donne le luxe de dire non à un mécène qui voudrait acheter une expo à la Villa Médicis. Par contre, on dit oui à Valentino qui vient de louer la villa pour 100 000 euros pour y tourner sa prochaine campagne publicitaire.».

Au risque de galvauder l'image d'un lieu de retraite et d'«otium» qui se flatte d'échapper à toute obligation de productivité? «C'est ça la vraie vie: tous les créateurs qui passent par la Villa savent qu'ils auront besoin de mettre en place un modèle économique qui passe, à un moment, par des mécènes», rétorque Sam Stourdzé. Pas de fausse pudeur.

À vrai dire, il n'y a plus de tabou depuis que Balthus lui-même, directeur de la Villa de 1961 à 1977, a expérimenté son fameux « badigeon » sur les murs du palais, au nez et à la barbe de la Surintendance des Biens Culturels. Même le vénérable étage noble de l'ancienne résidence du cardinal de Médicis, échangée par Napoléon en 1803 contre le palais Mancini à Rome, a été réaménagé par l'architecte et designer d'origine irano-égyptienne, India Mahdavi. C'est là que l'iconique « citron » peint par Édouard Manet en 1880, prêté par le musée d'Orsay, a été installé, pour trois mois, dans le cadre de la célébration des 150 ans de l'impressionnisme.

de manifestations culturelles) et Patrimoine (protection du patrimoine dont elle est dépositaire depuis 1803).

Si la dotation publique de l'État n'a pas varié depuis dix ans (6 millions d'euros), la part des recettes propres et du mécénat a bondi de l à 5 millions d'euros depuis son arrivée et représente désormais 46% du budget total de ll millions d'euros en 2023. À elles seules, pour la première fois, les entrées ont passé le cap de 1 million de d'euros de recttes l'année dernière. sur un budget annuel total de 11 millions. «Je trouve extrêmement important pour une institution de développer ses recettes propres: c'est



Vue de la Villa Médicis, depuis les jardins. L'ancien palais de Ferdinand de Médicis tourne littéralement le dos à la Ville éternelle.

UN JARDIN-LABORATOIRE DE 8 HECTARES

Le cardinal de Médicis l'avait agrandi, Balthus l'a remanié, Sam Stourdzé a voulu le régénérer. Avec le concours du paysagiste contemporain bioclimatique belge Bas Smets et de l'inventeur d'un compost naturel « révolutionnaire ». Marcel Mézy, installé dans l'Aveyron, l'Académie a mis en œuvre un plan radical de protection et d'amélioration de la biodiversité des iardins de la Villa (près de 8 hectares au cœur de Rome). Déjà, depuis huit ans, plus aucun produit phytosanitaire (insecticides,

pesticides...) n'est utilisé dans les jardins, ce qui a permis le retour des lucioles dans le Bosco. « Cela a eu un effet sidérant sur le jardin. Le compost mis à disposition par Marcel Mézy dépollue de 50% les sols en trois mois », se félicite Sam Stourdzé. «Le iardin est devenu un laboratoire prospectif pour de nouvelles approches ». Dans le cadre de son plan de remise à l'honneur des agrumes avec Bas Smets, tous les six mois. la Villa organise le «dîner des citrons» réunissant producteurs, artistes et directeurs de musées.

Le «réenchantement» de la Villa passe aussi par son rayonnement. Trop longtemps, l'Académie de France a été critiquée pour son splendide isolement. Il est vrai que, comme la grande odalisque d'Ingres qui offre son dos au spectateur, le palais de Ferdinand de Médicis tourne littéralement le dos à la Ville éternelle. «Elle a même été conçue comme une insulte aux papes et à Saint-Pierre de Rome », s'amuse Marie-Cécile Zinsou. Pour rompre avec cette tradition, Sam Stourdzé a tout fait pour y rendre l'atmosphère «moins guindée» et s'ouvrir à de nouveaux publics. «L'académisme a été un mot sublime, annonciateur de l'esprit des Lumières, mais il a basculé dans un sens péjoratif au xixe siècle. Au contraire, j'ai voulu placer cette institution sous le signe de la mobilité artistique et sociale et du brassage international.»

Ancien pensionnaire, Sam Stourdzé se flatte ainsi d'avoir introduit «un peu de chaos et de désordre» au sein de la villa en rajeunissant son public. Aux vernissages des expositions, comme celle sur l'Art brut, de la collection Decharme inaugurée en mars – une grande première à la Villa –, se presse désormais une foule bigarrée, où l'on croise, pêle-mêle, les traditionnelles princesses ripolinées et éminences en soutanes de rigueur, mais aussi politologues, historiens d'art ou jeunes saltimbanques... «La Villa est aussi un lieu politique; Sam Stourdzé a voulu réinscrire la Villa dans son époque en renforçant son image de pôle d'expérimentation»,



Sam Stourdzé photographié sur un chantier, à la Villa Médicis.